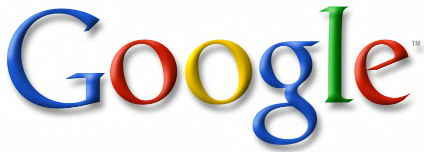
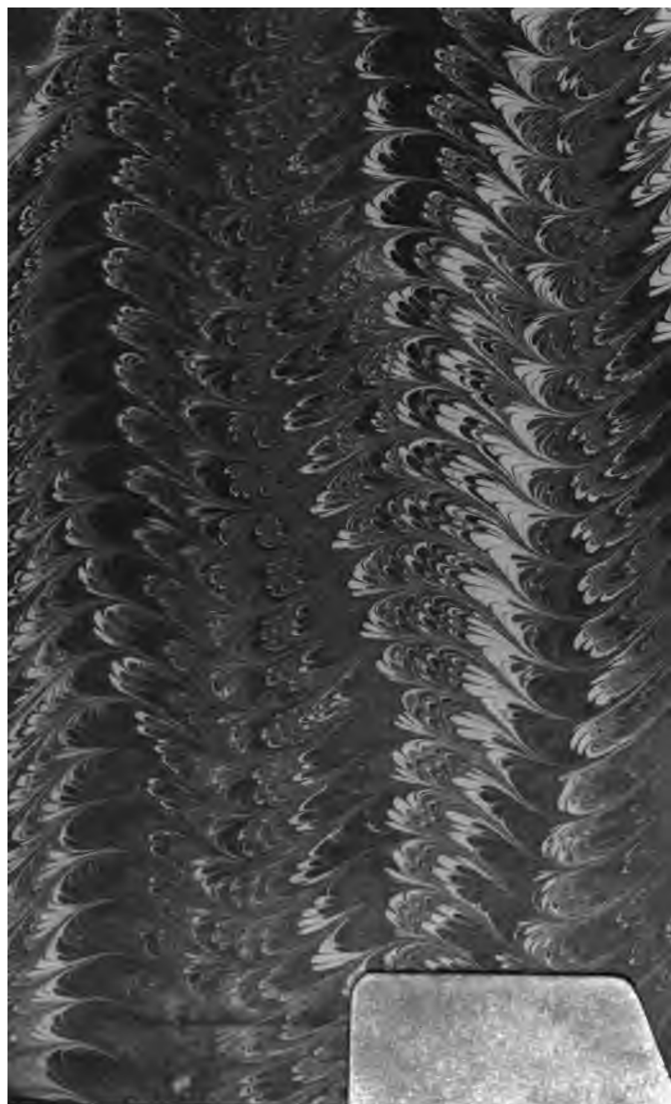


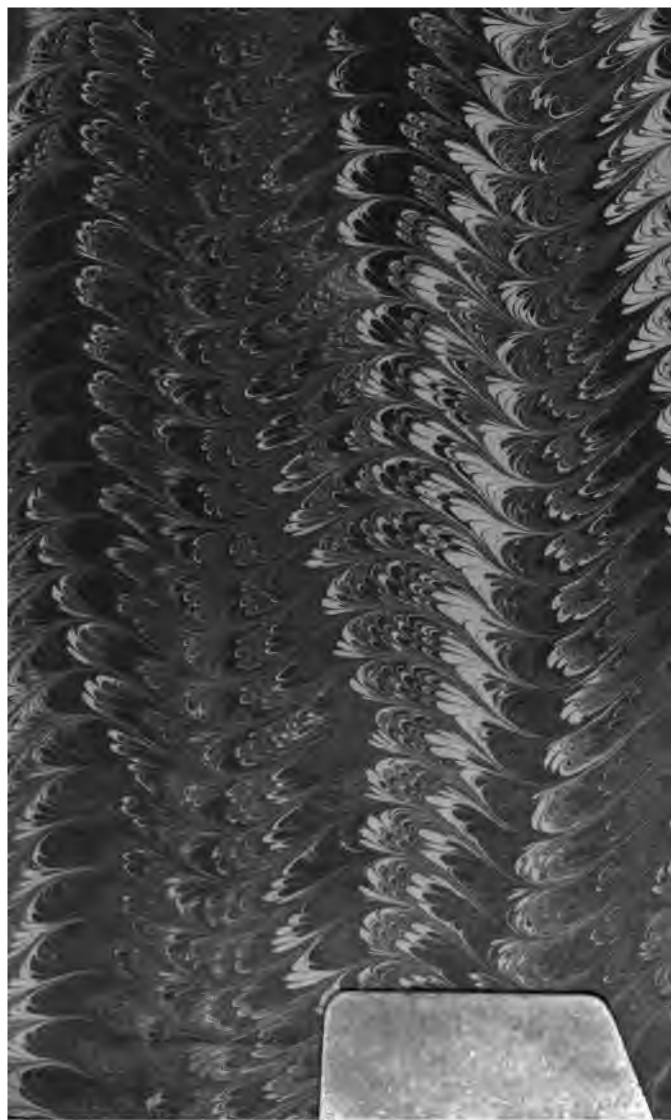












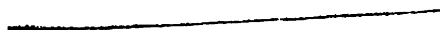



600083626V

LES

FRANCS-PÉTEURS





LES

FRANCS-PÉTEURS

POÈME EN QUATRE CHANTS

PRÉCÉDÉ D'UN

APERÇU HISTORIQUE

SUR

LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-PÉTEURS

FONDÉE A CAEN

Dans la première moitié du XVIIIe siècle

ET SUIVI DE

NOTES HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES



A CAEN

CHEZ POISSON, IMPRIMEUR

DÉCEMBRE 1853





PRÉFACE.

Il y a quelques années, un homme de lettres mourut dans mon voisinage : c'était *Lestrade*, auteur d'une traduction des NUITS ROMAINES, de Verry. Sa succession se réduisait, pour payer ses dettes, à quelques manuscrits, à quelques livres : livres et manuscrits furent vendus publiquement, à peu près au poids du papier. Parmi les volumes qui me furent ad-

ugés, se trouvait une brochure intitulée : ZÉPHYR — ARTILLERIE, OU LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-PÉTEURS, in-8°, 1743. C'est une seconde édition qui ne dut pas suivre de loin la première, car l'ouvrage fut bien reçu.— Est-ce la dernière? Je l'ignore, et je ne saurais, dans la campagne que j'habite, faire des recherches sur les autres impressions de cet opuscule.

Assez mal prévenu en sa faveur, je l'avais laissé dans un coin où il avait disparu sous une montagne de journaux que la Révolution de Février semblait avoir fait éclore tout exprès pour jeter des émotions dans ma solitude. Au commencement d'avril 1853, il y a environ six semaines, je résolus d'échanger ce papier, sali de tant de sottises, contre quelques livres de tabac à priser. En déblayant

ces décombres politiques, j'aperçus Zéphyr-Artillerie, et je ne voulus pas le dévouer aux cornets avant d'en avoir au moins effleuré la lecture.

Impitoyable pour les méchants écrits, comme pour les méchants citoyens, du moins j'essaie de lire avant de détruire, et j'entends avant de condamner. Zéphyr — Artillerie me parut un badinage assez ingénieux : il fut sauvé. Je le relus, et je trouvai le fonds supérieur à la forme. Je ne m'effarouchai plus ni de la matière, ni des mots indispensables à la désigner. Le *Pet* finit par me sembler un terme propre, et *Francs-Péteurs* le nom d'une secte philosophique peu connue, sans doute parce qu'elle est très-raisonnable.

Dire pourquoi, dire comment un semblable

sujet m'a souri pour aligner des vers qui ont fait un chant, et pour assembler des chants qui ont fait un poème, serait vraiment pour moi chose impossible. Ce qui m'a surpris, c'est qu'un mien ami (est-ce un ami?) a voulu que cette kyrielle de lignes rimées allât jusqu'à la ville, et qu'elle y reçût les honneurs de l'impression. J'y ai consenti, pourvu que le nom de l'auteur ne fût connu qu'à la cinquième édition. Grâce à cette réserve, je suis sûr de l'anonyme.

D'un ermitage au bord de l'Orne
(arrond. de Falaise), le 16 mai 1853.

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA

SOCIÉTÉ DES FRANCS-PÉTEURS.

La Société des Francs-Péteurs naquit à Caen, dans la première moitié du XVIII[e] siècle. C'était une réunion d'hommes d'esprit, laïques et prêtres, quelque peu philosophes, même dans l'acception hardie de ce mot, à cette époque de réno-



LES

FRANCS-PÉTEURS

POÈME EN QUATRE CHANTS

PRÉCÉDÉ D'UN

APERÇU HISTORIQUE

SUR

LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-PÉTEURS

FONDÉE A CAEN

Dans la première moitié du XVIII[e] siècle

ET SUIVI DE

NOTES HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES





A CAEN

CHEZ POISSON, IMPRIMEUR

DÉCEMBRE 1853

orateurs, des savants de toute espèce (*) : quoique enjoués, nous connaissons la gravité ; quoique légers, nous chérissons le bon sens et l'esprit ; quoique libres, nous nous glorifions d'une heureuse dépendance ; au milieu d'une espèce de tumulte, nous aimons l'ordre, et, pour l'entretenir parmi nous, nous avons des lois, nous nous donnons un chef, qui en est le dépositaire (**), et que nous nommons DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-PÉTEURS.

« N'allez pas aussi, je vous prie, sur cette dénomination, prendre des idées basses et communes de notre corps politique et de son chef. Toutes

(*) Dans cette énumération, il n'est point parlé de prêtres. Nous en induisons que la brochure, ou du moins la dédicace, est d'un prêtre, de l'auteur plein d'un enjouement philosophique, à qui l'on doit *La Mandarinade*, *Dom Ranucio d'Alètès*, etc., c'est-à-dire, Charles-Gabriel Porée, qui ne mit son nom à aucun de ses ouvrages, et fut le véritable législateur des Chevaliers du Pet ou des fondateurs de ZÉPHYR-ARTILLERIE.

(**) N'est-ce pas un artifice d'auteur qui cherche à se déguiser ? Le rédacteur des statuts de la Société des Francs-Péteurs a l'adroite modestie de s'en déclarer simplement le *dépositaire*.

les sectes et toutes les sociétés ont eu l'origine la plus simple. Rampantes dans leur commencement, elles ne se sont élevées que par degrés, comme ces fleuves qui, près de leur source, encore faibles ruisseaux, semblent solliciter leur passage par la prairie qu'ils arrosent, et, tout-à-coup grossis par les voisins qu'ils se sont associés, devenus impétueux par leurs chutes fréquentes, vont bientôt inonder tout le pays.

« Quelle impossibilité y a-t-il, Madame, à ce que notre Société, aujourd'hui faible, devienne dans la suite respectable ? S'il ne s'agit que de lui donner un titre à proportion de ses accroissements, nous lui en trouverons sans peine un des plus honorables. Mais faisons trêve aux conjectures : il faut vous instruire, Madame, de nos usages.

« Le Directeur de la Société des Francs-Péteurs est élu à la pluralité des voix, après un long examen des connaissanees qu'il a acquises dans l'art

pétifique : il a un pouvoir absolu sur tous les autres membres de la Société. Par son emploi, il est chargé de présider toutes les assemblées dont il assigne le temps et le lieu ; de juger des expériences qui s'y font, et de résumer les discours qu'on y prononce. C'est lui qui reçoit les nouveaux confrères, et qui chasse ceux qui, par leur mauvaise conduite, déshonorent la Société.

« De plus, il nomme les officiers subalternes, savoir : deux Observateurs, un Greffier et un Rapporteur, dont voici les opérations :

« Le premier Observateur instruit les prosélytes, détruit en eux les restes du préjugé, les affermit dans la noble résolution de péter *librement*, *souvent* et *méthodiquement* (ce sont les termes de l'art). Le second s'applique à faire connaître la nature du Pet, ses espèces différentes et ses modifications. Tous deux se réunissent pour *observer* (selon la signification du terme qui explique leurs dignités) toutes les expériences que

l'on fait. Il n'est point de Pet, si petit qu'il soit, qui leur échappe ; ils l'examinent avec une attention scrupuleuse, ils en font une dissection exacte, et enfin ils en assignent l'espèce.

« L'office du Greffier est d'abord d'inscrire les noms de ceux qui entrent dans la Société, de recueillir les ouvrages des associés, et de marquer toutes les expériences qui ont été faites.

« Le Rapporteur examine les progrès des nouveaux admis ; il les cite sans partialité dans les assemblées particulières, et il détermine le jour de l'initiation, qui se fait à peu près de la sorte :

« On introduit le Candidat dans le vestibule de la salle d'assemblée où le Directeur, accompagné des deux Observateurs, vient lui demander ce qu'il souhaite. Comme il répond ordinairement qu'il désire entrer dans la Société des Francs-Péteurs, on l'introduit dans l'appartement où on le place sur un siége travaillé à jour. Aussitôt on ferme les fenêtres fort exactement, et on ne

laisse qu'une bougie allumée sur la table. Tous les Confrères, placés en demi-cercle, entourent le candidat qui est au centre de l'assemblée ; puis, au signal du Directeur, qui agit toujours le premier, ils font une brusque décharge de Zéphyr-Artillerie, dont les murs percés de distance en distance multiplient et grossissent le fracas. Si le nouveau Frère n'est point effrayé, on pense favorablement sur son compte, et on exige de lui, sans plus attendre, trois pets *clairs*, *sonores* et *sans odeur* ; car les deux Observateurs, qui sont pour lors en embuscade, ne laissent pas échapper le plus petit corpuscule, et jugent toujours sainement de la qualité du Pet.

« A cette dernière épreuve succède le discours du Directeur, qui est un exposé des obligations et des prérogatives d'un Franc-Péteur ; après quoi tous les Confrères s'étant réunis pour consentir à la réception, le Candidat prononce à peu près cette formule :

« Tenant à grand honneur d'entrer dans la So-
« ciété des Francs-Péteurs, je voue une constante
« soumission au Directeur de la Société et ami-
« tié à tous les Confrères. Je promets qu'ennemi
« déclaré du préjugé, je le combattrai partout,
« en pétant *librement*, *souvent* et *méthodiquement*,
« me gardant toutefois de commettre aucune in-
« congruité qui pourrait nuire au public et dés-
« honorer la Société ».

« Après ces paroles, prononcées à haute voix, les Confrères se succédant ou s'accordant, selon la mesure, composent le concert pétifique pendant lequel le Candidat va embrasser le Directeur, les Officiers et tous les autres selon leur rang. Voilà, Madame, en quoi consiste la réception d'un Franc-Péteur ».

L'auteur se flatte, en terminant, que Madame la Marquise de **** emploiera son éloquence « à protéger et à augmenter la Société des Francs-Péteurs ».

Outre cette Dédicace et un Avertissement (*) qui la précède, on trouve dans la brochure ZÉPHYR-ARTILLERIE :

Discours prononcé dans une assemblée de Francs-Péteurs (Éloge du Pet);

Autre Discours prononcé dans une assemblée de Francs-Péteurs (L'Art de bien péter) ;

*Lettre chagrine des dames de V*** aux Francs-Péteurs ;*

(*) Nous donnerons la fin de cet Avertissement qui se termine par un couplet de Saint-Evremond :

« Quoiqu'un des plus grands priviléges des Francs-Péteurs soit de péter librement, est-il possible qu'ils en jouissent près d'une femme aimable dont les attraits vainqueurs ne leur laissent d'autre pouvoir que celui d'être respectueux et tendres ? Si, par l'effort d'une habitude, légitime à la vérité, un vent indiscret se faisait jour, l'ingénieux Amour saurait le métamorphoser ; ce ne serait plus un Pet, mais un tendre soupir :

« Mon cœur, outré de déplaisirs,
Était si gros de ses soupirs,
Voyant votre amour si farouche,
Que, l'un d'eux se voyant réduit
A n'oser sortir par la bouche,
Sortit par un autre conduit. »

Le Pet vengé ;

Chanson des Francs-Péteurs.

Ce dernier morceau était sur un air bien choisi : *Vous qui cherchez le délectable......* En lisant ici cette chanson, l'on jugera sans doute que, si elle est médiocrement poétique, elle est éminemment philosophique et morale :

Fuis loin, grotesque prud'hommie,
Avec tes graves sectateurs !
Disparais, stoïque folie,
A l'approche des Francs-Péteurs !
D'une utile philosophie
Seuls ils connaissent les douceurs.



Suivant pas à pas la nature,
Ils en imitent tous les traits ;
Des façons la burlesque armure
Ne les embarrasse jamais ;

La politesse et la droiture
Ont pour eux de puissants attraits.



Ennemis de la vaine gloire,
Doctes sans ostentation,
Pour eux le temple de Mémoire
Est une fade fiction;
A péter souvent, rire et boire,
Ils mettent leur ambition.



Vous qui vivez dans l'esclavage,
Venez goûter la liberté
De ce nouvel Aréopage,
Joyeux et noble sans fierté;
Elle est une riante image
Du monde dans sa puberté.

La publication de la brochure ZÉPHYR-ARTILLERIE fit éclore bien des pièces de vers, à une

époque où les sociétés élégantes ne prisaient rien tant que les fugitives. M. Duverbosq, un des beaux-esprits du temps, rima, sur le sujet qui nous occupe, les couplets suivants, probablement encore inédits :

Enfin, trève de complaisance !
Nous recouvrons la liberté,
Et désormais la bienséance
Va céder à l'utilité.

Trop longtemps, par condescendance,
Par une vaine honnêteté,
Contre les lois de la prudence,
On n'a que sourdement pété.

Mais, grâces à l'art pétifique,
A son aimable et grave auteur,
Aujourd'hui, narguant la critique,
Chacun peut être Franc-Péteur.

Dans le manuscrit où se trouvent ces vers, on lit en note pour le dixième : « *M. De la Corsonnière* ». Or, ce manuscrit fait partie d'une précieuse collection réunie, en plein XVIIIe siècle, par un amateur, curieux des productions littéraires et fort au courant de ce qui se passait à Caen. On peut donc croire que M. De la Corsonnière a composé une partie notable de ZÉPHYR-ARTILLERIE.

La mort de Porée, en 1770, ébranla, mais n'abattit point la Société des Francs-Péteurs; elle fleurit et péta en liberté jusqu'à la Révolution, qui lui fut fatale comme à tant d'autres institutions. De nos jours elle ne s'est point relevée, et nous ne nous flattons point qu'elle doive sa restauration au petit poème que l'on va lire.

LES

FRANCS-PÉTEURS.

CHANT I.

ARGUMENT.

Ce qu'a perdu, ce que possède encore la ville de Caen.—Invocation.—Origine de la Société des Francs-Péteurs.—Charles-Gabriel Porée, son président.—Il rédige les Statuts.—Leur maintien contre les novateurs.—Initiation des néophytes.—La veille des armes.—Discours du Commissaire initiateur sur le Pet et sur ses qualités.—Courage !

CHANT I.

Caen, la cité des doctes Compagnies, [1] (*)
Où la Province enfante un Institut, [2]
Où par Caumont les bourses amaigries
A la science ont payé le tribut; [3]

(*) Les notes sont à la suite des quatre chants.

2

Caen, renommé jadis pour ses poètes,
Ses Papegais, brillants jeux d'arbalètes, [4]
Ses Puys de Vierge et Tournois de savants, [5]
Étale encor les spectacles vivants
Qu'offre partout la race libertine
Des écoliers en droit, en médecine :
Il a perdu la liberté des vents !

Muse, dis-moi d'où vinrent les naufrages
Des libertés, comme des vieilles mœurs,
Quelle étiquette, avec nos *sains* usages,
Anéantit l'ordre des Francs-Péteurs.

O le bon temps que celui des franchises,
Où nos aïeux, blancs-becs et barbes grises,
Trouvaient toujours, au milieu des bravos,
A chaque Pet de sonores échos !

Pour assurer cet heureux privilége,

On vit à Caen, dans le siècle dernier,
De Francs-Péteurs se former un collége.
Du Président, abbé de son métier,
C'était à qui grossirait le cortége,
C'était à qui se ferait canonnier.

L'un des Porée, à l'embonpoint de moine,
Homme de sens, d'esprit, quoique chanoine,
Dont le pinceau caustique et délicat
Fait vivre encor certain Mandarinat, 6
L'un des Porée eut cet honneur insigne,
Qu'avec fracas acquittant ses tributs,
On le chargea d'écrire les Statuts
De l'Ordre entier ; nul n'en était plus digne.

De ces Statuts la forme et la teneur,
Il faut le dire, étaient en vile prose
Qu'il était bon de passer à l'eau-rose.
De ma façon, bénévole lecteur,

Ils vont subir une métamorphose :
Mon vers est sec, mais il est sans odeur.

ARTICLE I.

La Rose des Vents est l'emblême
Que choisit la Société ;
Ses membres ont voulu la liberté *quand même*,
Et leur nombre est illimité.

ARTICLE II.

Son large fondement est la philosophie ;
Libre de préjugés, elle pète, et l'on sent....
Que nul Ordre n'a, dans la vie,
Plus que les Francs-Péteurs besoin de fondement.

ARTICLE III.

Tous les membres sont titulaires :
On ne veut ni correspondants,

Ni ces stériles honoraires
Qui ne seraient que fainéants.

ARTICLE IV.

Un Président commande, aimable et débonnaire,
Aux langues seules de se taire;
A qui pète le mieux il ôte son chapeau;
Un premier Commissaire, un second Commissaire
Explorent avec art tout Candidat nouveau;
Consignant les bas-faits, un Greffier-Secrétaire
Écoute un Rapporteur, complément du Bureau.

ARTICLE V.

Le Candidat qui sollicite,
De sa valeur, de son mérite
Doit produire une preuve et non pas des amis;
Sur une chaise à jour il est mis en demeure
De canonner pendant une heure:
Un muet n'est jamais admis.

ARTICLE VI.

A sept heures du soir, une fois par semaine,
    En séance on se réunit ;
    Chacun frappe sur sa bedaine;
    On rit, on pète, on pète, on rit;
On agite à propos la matière et l'esprit,
Et, des vents isolés quand expire l'haleine,
Quand le silence vient, la séance finit.

ARTICLE VII.

    Point de publiques sérénades,
    De ces jours d'un douteux éclat,
    Où des orateurs d'apparat
Donnent pompeusement de pompeuses aubades. [7]
Des bravos passagers ce désir indiscret
    Atteste des cerveaux malades :
    Le bonheur aime le secret.

ARTICLE VIII.

Sur les membres reçus point de taxe annuelle.
L'un d'eux prête un local, le dispose avec art,
Seul pourvoit au chauffage, aux frais de la chandelle,
Il allume la mèche, et tous ont leur pétard.

ARTICLE IX.

Pas un mémoire académique
Admis au frêle honneur d'unique édition;
Pas une lutte polémique;
La théorie est faite; amis de la musique,
Tous ne songent qu'à l'action.
On dirait une explosion
De ces gaz enflammés qui brisent leurs bouteilles.
Ici rien pour les yeux; pour les seules oreilles
On réserve l'impression.

Ayant pour loi de ne jamais ouvrir
A qui d'un Pet s'avisait de rougir,
Sarclant, tranchant les racines dernières
Du préjugé. Lorsque des Francs-Péteurs
Un Candidat recevait l'accolade,
C'est qu'il avait des Frères-Enquêteurs
Conquis l'estime en mainte sérénade,
Et que de l'Ordre il avait pris les mœurs.

Aux jours brillants de la Chevalerie,
Jours fortunés d'amours et de combats,
Disent aucuns, mais que pour ma patrie,
Humble vilain, je ne regrette pas;
En ces vieux temps de publiques alarmes,
Où la police ignorait les Maupas; [13]
Quand, de la guerre aimant les rudes charmes,
Un jeune Page au rang de Chevalier
Voulait monter, il lui fallait prier,
Et, valeureux, sous le fer et l'acier,

Donner trois nuits à la *veille des armes*. [14]
Ains, au bon temps, l'aspirant Franc-Péteur
Se présentait : « Rodrigue, es-tu du cœur ? [15] »
Lui demandait un vérificateur,
Expert juré des preuves authentiques.
« Ça, disait-il, le jour explorateur
« Approche ! ça, d'avance, avec ardeur,
« Tu prouveras tes vertus pétifiques.

« Péter n'est rien ; les règles méthodiques
« D'un son limpide accroissent la valeur ; [16]
« Un livre en prose, en vers fait un auteur ;
« Seul le succès met au rang des Classiques.
« On pète aussi ; mais que de Pets rustiques
« Rejettent loin du rang de Franc-Péteur !

« Sais-tu qu'un Pet doit être sans odeur ?
« Ses qualités, c'est moi qui les surveille :
« Un Pet n'est pas un son qui frappe l'air

Sans agrément ; il doit, sonore et clair,
« Comme un soupir arriver à l'oreille ;
« Ou, d'un grand art étonnante merveille,
« Bien amorcé, fier comme un capitan,
» En vrai canon éclater au tympan.

« Dans le sénat dont je garde l'entrée,
« La Liberté dirige les travaux,
« La Liberté, cette vierge sacrée, [17]
« Qui ne connaît pour fils que des égaux !
« Ses fils égaux ? que dis-je ? il est des princes
« De par nature, et l'inégalité
« Est des sujets, des rois et des provinces
« La loi suprême ! Ainsi l'a décrété
« L'Auteur des gros, des moyens et des minces,
« Ce Dieu qui fit l'odorat pour sentir,
« Les yeux pour voir, l'oreille pour entendre,
« Les mille plis du cerveau pour comprendre,
« Enfin le Pet, le Pet pour retentir.

« Que du Très-Haut la volonté soit faite !
« Chacun de nous à tel point le souhaite,
« Qu'à l'accomplir tendent tous ses efforts ;
« Et si parfois on parle avec mystère
« De l'un de nous, si l'on dit que ce frère
« Ne pète plus, il est parmi les morts.

« Va méditer, ami, sur nos usages ;
« Tu les connais : ils sont humains et sages,
« Et de tout point conformes à la loi
« De la nature... oh ! oui, de la nature !
« Dieu fit le Pet, il savait bien pourquoi,
« Et vainement l'étiquette en murmure.
« Dieu fit le Pet : nous pétons dans ce lieu
« Tous à l'envi ; toi, que rien ne t'émeuve
« Pour accomplir la volonté de Dieu !
« Dans quatre jours ta solennelle épreuve ;
« Mange surtout des haricots... adieu ! »

Va, noble Preux, poursuis ta destinée,
Va, cet adieu signifie *au revoir !*
Va, bourre-toi ; plein de vents et d'espoir,
Tu reviendras pour la grande journée,
Et j'y serai... Pour aujourd'hui, bonsoir

LES

FRANCS-PÉTEURS.

CHANT II.

ARGUMENT.

Préambule sur les préambules. — Initiation manquée. — La Renommée. — Elle publie la honte du professeur aspirant. — Épigrammes des écoliers. — Les Jésuites accroissent le scandale. — Le professeur est mandé à la barre du Conseil universitaire. — Défendu par l'un de ses juges, il se relève, et venge l'honneur du corps.

CHANT II.

Chacun son goût : un petit préambule
Me plait assez dans le début d'un chaut ;
En liberté seul on tient là férule,
Tout à son aise on se donne du champ,
On moralise, on drape un ridicule ;
On va causant, glosant, et raccrochant
De ça de là quelque trait satirique.

Un préambule est une mosaïque
Où l'on recoud, où l'on remet à neuf
De vieux lambeaux : ôn parle de musique,
De vers, de prose ; avec adresse on pique
Ce monstre informe, appelé Politique,
Couvant sans cesse une merveille, un œuf
Sans cesse clair : ô germe chimérique,
D'où sort royaume, empire, république ! ... –
Avortement ! — L'un à Quatre-vingt-neuf,
Pour imposer, fait remonter sa thèse ; [18]
De gloire et d'or et de sang altéré,
L'autre, sans peur, part de Quatre-vingt-treize
Louis Dix-huit, Louis *le Désiré*,
Qui désira le trône de ses pères
Près de vingt ans, et qu'on désirait peu,
Quand il revint des rives étrangères
Roi des Français par la grâce de Dieu,
Impudemment vieillit son diadème : [19]
Napoléon n'était pas son égal !
Il avait bien géré le rang suprême,

Mais pour Louis, mais pour le Roi *quand même*
Dont il était lieutenant-général ! [20]
On a blâmé ce caprice royal.
Moi je l'absous ; car devant cet Hercule
Louis montait sur un vieux piédestal [21]
D'où resplendit pour la foule crédule
L'antique droit ; puis la vaine formule
N'effaçait rien du règne impérial ;
Puis à la Charte il fit un Préambule.

Disant cela, je termine le mien,
Et je retourne à mon héros d'une heure.
Durant ce temps, il est mis en demeure
De bombarder en majeure, en mineure,
Sur tous les tons.—Fidèle historien,
De la vertu j'aime jusqu'à l'image ;
Aux grands efforts je rends un grand hommage ;
Mais, philosophe, avec austérité,
Je marche droit au but : la vérité.
Au temps qui court, auteurs de mon étoffe

Ne sont communs.[23] Il m'en coûte pourtant
De vous rimer le récit palpitant
Non d'un succès, mais d'une catastrophe.

Le Candidat qui depuis quatre jours
Songeait sans cesse à l'épreuve dernière,
Avait trop bien préparé la matière.
Des haricots le perfide secours
Lui fut fatal. En voulant trop bien faire,
Que de savants ont raté l'Institut !
Il faut toucher, non dépasser le but.
Légumes creux, haricots et pain d'orge
Avaient promis un complet résultat;
En préludant, le joyeux Candidat
S'applaudissait; mais quoi ! jusqu'à la gorge
Il en avait d'une telle façon,
Qu'à l'heure dite, à l'heure solennelle
De débiter sa longue kyrielle,
De mettre au jour la troupe fraternelle
De ces captifs qu'indignait leur prison,

On n'entendit qu'une horde rebelle
Infectant l'air d'épaisse exhalaison,
Et leur auteur, honteux de la leçon,
Fut envoyé promptement à la selle.

Virgile [24] a peint en vers harmonieux
Une Déesse indiscrète entre toutes,
Les pieds à terre et le front dans les cieux,
L'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes;
Langue perfide, allant avec fracas
Par l'univers conter les mauvais cas;
Dans son essor, laissant tomber les doutes
Sur les vertus; criant le long des routes
Ce qu'elle sait, ce qu'elle ne sait pas;
Dans les cités provoquant l'insolence,
Aux gouvernants créant des embarras
Et de la guerre épandant la semence.

La Renommée alors était en France

Fort occupée à sonner le beffroi
Sur les amours, les scandales du Roi,
Du Parc-aux-Cerfs révélant les mystères,
Et ces marchés d'ignobles adultères,
Et ces achats de vierges en émoi
Que des courtiers ravissaient à leurs mères

Nul fait n'échappe à son œil : d'un élan,
Pour s'éjouir, la Déesse est à Caen
Devant l'église où reposent les châsses
Des bienheureux, à qui, cent ans après,
On donnera pour pendant *les trois Grâces*.
Bizarre goût d'un siècle de progrès.

La Renommée a bientôt par les places,
Par les maisons, conté le résultat
Des vains efforts de notre Candidat.
Elle a redit que Monsieur Polydore
(C'était son nom : vieilli dans les emplois

Des chiens de cour que la jeunesse abhorre,
Depuis trois ans, au collége du Bois [27]
Il occupait la chaire de sixième),
Elle a redit que Polydore blême,
Pour avoir eu son grain d'ambition,
Chez lui logeait dame Indigestion;
Qu'elle y faisait d'incroyables ravages,
De sa carcasse agitant les ressorts,
Nettoyant tout à chacun des étages
Et menaçant de tout mettre dehors.

Par la cité l'excellente nouvelle!
Comme elle court de quartiers en quartiers,
De Saint-Ouen à Saint-Gille, à Vaucelle, [28]
Et qu'elle plaît surtout aux écoliers!
Aux écoliers, race de Chattemites
Quand il s'agit d'obtenir des faveurs,
En liberté race de tapageurs,
Toujours errant dans les mêmes orbites,
Toujours en guerre avec ses professeurs,

Toujours du mal reculant les limites,
Et que Michel, un de nos chroniqueurs,
Doit ajouter à ses *Races maudites !* 29

Le lendemain, ces écoliers maudits
(C'est bien le mot) chez Monsieur Polydore
Allaient sonner : « Comment va la pléthore ?
« Combien a-t-il fabriqué de phosphore
« Depuis hier ? » — « Allez, allez, bandits ! »
Disait la bonne ; et la porte sonore
Se refermait, et sur ses larges pans,
Tous à l'envi, nos petits sacripans
De leur malice apportaient les offrandes,
Et griffonnaient ces caustiques légendes :

Plaignez le pauvre professeur
Qui ne *put* arriver au rang de Franc-Péteur.



S'il ne *put* pas, oh ! comme il *pue*
On le sent du bout de la rue !



Heureux si, comme souvent,
Il n'en sortait que du vent !



Ohé ! la bonne, ohé ! demoiselle Euphrasie,
Sortez, ou craignez l'asphyxie.



Polydore... ah bien oui ! très-fécond en présens !
Il donne, il donne ; mais ce n'est pas de l'encens.



Trois fois honni qui mal n'y pense !
Ce prudent a commis une grave imprudence.
Qu'il fasse quarantaine ! Ici son lazaret ;

Qu'il y demeure un mois, lui qui, par impuissance,
N'a pas su parcourir la carrière du Pet.



Marchandise de contrebande,
Quand le vendeur fournit plus qu'on ne lui demai



Cet ambitieux aspirait
Au rang de Franc-Péteur ; une main ennemie
A repoussé bien loin ce Péteur imparfait,
Digne au plus de l'Académie. [31]

Et par la ville allaient, couraient, volaient
Tous ces brocards, que force commentaires
Assaisonnaient, et qui rien ne perdaient
De leur piquant par le bec des commères.
Et Polydore, au collége du Bois,

Était dépeint, sur toutes les parois,
Faisant jouer l'instrument des clystères.

Cette aventure amusa la cité
Huit jours entiers; hélas! elle eut des suites!
Comme aujourd'hui, les bons Pères Jésuites
Faisaient la guerre à l'Université, [32]
Et, clabaudant au nom de la morale,
A qui mieux mieux ajoutaient au scandale.
On savait bien qu'un des leurs récemment
Avait fait pis; [33] mais, dans leur régiment,
L'esprit de corps en impose aux profanes,
Et le public s'arrête poliment
Devant les faits qu'abritent les soutanes.

Quand, soulagé de sa réplétion.
Le professeur, dégoûté de musique,
Eut longuement cuvé l'ambition
De Franc-Péteur, et gardé la colique,

Il fut cité, par mandement d'huissier,
Au grand Conseil des Universitaires.

Ce n'était plus ce hardi bombardier,
Fier amorceur de Pets tout volontaires;
Honteux, le front caché dans ses deux mains
Il a maudit le destin qui l'accable,
Et s'abandonne aux juges incertains.

« Messieurs, dit l'un, le cas n'est point pendable
« Si Polydore, aspirant au succès,
« Imprudemment donna dans un excès,
« Il fut puni. Personne ne l'ignore,
« Et c'est le mal! Toutefois Polydore
« Innocemment a pu briguer l'honneur
« D'entrer dans l'Ordre où préside Porée.
« S'il eut le tort de gagner la diarrhée,
« Il expia ce tort dans la douleur!
« Mais l'attaquer, lui ravir notre estime,

« Parce qu'il fut candidat Franc-Péteur?
« Y pensez-vous? Ah! si c'était un crime
« De franc-péter, mon courroux légitime
« Accuserait ici.... qui?.. Le Recteur! »

On se regarde, on éclate de rire,
Et le Recteur : « Oui, c'est la vérité;
« Oui, Franc-Péteur, je pète en liberté;
« Mais Polydore est coupable, il attire
« Sur l'Ordre entier quolibets et brocards.
« Son bon vouloir a droit à nos égards;
« Haut je le dis... eh bien! jusqu'à dimanche
« Je lui permets de prendre sa revanche;
« Qu'il soit alors digne de nos regards. »

Et Polydore a relevé la tête.
L'expérience est son guide, et jamais
Il n'oublira les efforts qu'il a faits
Pour échouer! — Plein d'espoir, il s'apprête,
Aussi jaloux d'achever ses projets

Qu'un jeune amant qui vole à sa conqu
Et, si j'en crois les Mémoires secrets
Des Francs-Péteurs, dans leur libre asse
Il fit merveille, il fut reçu d'emblée,
Et de ses Pets la somptuosité
Vengea l'honneur de l'Université.

LES

FRANCS-PÉTEURS.

CHANT III.

ARGUMENT.

Préambule.—Principaux membres de la Société des Francs-Péteurs.—Attaque des Jésuites.—Brochure justificative.—Rentrée dans les bonnes grâces du beau sexe : la Société des Francs-Péteurs est florissante.—Elle disparaît dans la tourmente révolutionnaire. —Réflexions philosophiques.

CHANT III.

J'ai vu Paris, moderne Babylone,
Son vaste Louvre et son haut Panthéon ;
Et, sur l'airain de sa fière colonne,
J'ai contemplé le grand Napoléon.
J'ai vu la place où siége la Concorde,
Ses nappes d'eau, sa pierre de Louqsor,
L'arc de l'Étoile, et je le vois encor....

Quel monument !—A ce pompeux exorde
Succéderaient de repoussants tableaux,
Si les *j'ai vu*, de mes chastes pinceaux,
N'effrayaient pas l'ordinaire décence;
Car de Paris, cuve de la licence,
Sur l'univers débordent les fléaux. [35]

J'aime bien mieux ma paisible province,
Où, loin du bruit, de la cour et des grands,
Je vis content d'un revenu fort mince,
Maître absolu de quelques mille francs,
Moins envié, plus heureux que le Prince.
J'ai des amis qui trouvent mon vin bon :
Souventefois ils viennent sans façon,
Libres d'esprit et la mine joyeuse.
Pour que jamais, au seuil de ma maison,
Ne les arrête une épouse grondeuse,
Je vis sans femme et je mourrai garçon.
Je ne tiens pas à trôner dans l'histoire :
Assez de fous vainement l'ont tenté,

Dont le renom juste s'est arrêté
Sur la limite où commence la gloire.
Je fais des vers pour charmer mes loisirs,
Tromper le temps, varier mes plaisirs,
Sans nul effort, sans art et sans étude,
Sans nul souci, sans nulle inquiétude
De ce qu'un jour en diront les censeurs.
Qu'un Pet pour eux termine ce prélude, [36]
Et je reviens à mes chers Francs-Péteurs.

Au premier rang brillaient, à leurs séances,
De Mons, qui fut et maire et colonel; [37]
La Ducquerie, aux habiles cadences,
Qu'il eût en main la lyre ou le scalpel; [38]
Et Malouïn, génie universel, [39]
Fort sur l'hébreu, le grec et les bombances;
Et ce de Than, qui glissa tout honteux
Du rectorat à la cure de Cheux; [40]
Et du Moutier, et l'éloquent Cloville, [41]

Et de la Londe, et Lecoeq de Biéville, [42]
Et Saladin, et le vieux Jolivet, [43]
Et le galant et caustique Verrière, [44]
Et son rival en vers, le seigneur d'Ifs, [45]
Et d'Entremont, et Philippe Vicaire, [46]
Qui ressassa des arguments poussifs
Aux Protestants, Vicaire, aux yeux si vifs,
Au cœur brûlant, qui sut aimer et plaire,
Plaire à Fleury dont il fut grand-vicaire,
Et qu'un ministre et d'esprit et de sens,
Qui le savait Franc-Péteur émérite,
Pour se soustraire à sa longue poursuite,
Nomma Prieur, et Prieur de Sept-Vents!

Ces Francs-Péteurs, et Porée à leur tête,
Gens de bon ton, les beaux-esprits du temps,
Ne craignaient rien plus que les trouble-fête.
Or il advint que, pour mettre hola
Sur leurs plaisirs, les fils de Loyola,

Grands ourdisseurs de criminelles trames,
Contre eux bientôt déchaînèrent les dames.

—Hommes grossiers, sans mœurs et sans façons,
Porte-drapeaux de toutes les licences,
Ils outrageaient toutes les bienséances
Ouvertement, en secret Francs-Maçons. 47—

Ce fut alors qu'il fallut se défendre.
Dans les quartiers Saint-Gilles, Saint-Sauveur,
On refusait sa porte au Franc-Péteur;
On ne voulait ni le voir, ni l'entendre.
Il eut recours, par son zèle emporté,
A la brochure—Ah! notre vieille France
Avait parfois un peu de liberté!

De cet écrit je dirai la substance:

« Quoi! sur la foi du Jésuite haineux,
« On nous déclare ennemis dangereux,

« En guerre ouverte avec la bienséance,
« Et Francs-Maçons, convoitant la puissance?..
« Des Francs-Péteurs voici les francs aveux.

« Nous n'avons pas des dogmes de commande :
« Chacun, chez nous, obéit ou commande,
« Et sans murmure est l'esclave des lois.
« D'autres, soumis aux chefs de propagande,
« Marchands rusés, prêtres de contrebande,
« Tendant la nasse où se prennent les rois,
« Du monde entier rêvent la monarchie.
« Le saint manteau de la Religion
« Couvre l'excès de leur ambition :
« Honte éternelle à leur secte enrichie !
« Qu'ils soient chassés de toute région,
« Et qu'on ignore un jour jusqu'à la place
« Où conspiraient les disciples d'Ignace !
« Stérile vœu ! nous prévoyons, hélas !
« Que l'univers gémira dans leurs lacs
« Longtemps encor ; mais la race future

« Les frappera de cette flétrissure,
« Que l'homme franc, probe, religieux,
« N'aura jamais que du mépris pour eux.

« Mais, à propos d'attaques indiscrètes,
« Le prendre ainsi sur un ton sérieux,
« C'est déroger. Ces rôles de prophètes
« Vont assez mal aux amis du bon sens.
« Les Francs-Péteurs, philosophes plaisants,
« Gais dans un temps où la tristesse abonde,
« D'un préjugé veulent guérir le monde.
« Quel préjugé plus fatal aux humains
« Qu'un faux respect, qui condamne au silence
« Ces vents fougueux, tourment des intestins,
« Vents obstinés, qui de malheurs certains
« Frappent souvent une sotte décence
« Barrant la route à leur fière éloquence?

« Combien de fois une jeune beauté [48]

« Qui par son air, qui par sa grâce brill
« Soudain pâlit au milieu d'un quadrill
« Les violons s'arrêtent..... la famille
« Est en alarme! Avec sagacité,
« Un médecin trouve la vérité :
« Fort des aveux de la malade, il ose
« Dire tout haut que ce trouble a pour
« Un Pet superbe en sa course arrêté.

. . . . .

« Combien de fois, fatigués de ripailles,
« De Saint-Étienne un des moines tondu
« Sentant gronder l'orage en ses entrail
« Au flot montant imposa le reflux,
« Et, suscitant d'intestines batailles,
« Par ses douleurs effraya le couvent!
« Près de son lit s'interrogeaient les frè
« Ils essayaient tout, même les prières.
« Mais quelle joie! ils entendent un ven
« Et puis un autre, et puis toute une ba

« Le frère ainsi fait honorable amende,
« Il est sauvé : grand exemple pour tous !

« De Rosalie Armand le jeune époux.
« Après trois jours, trois nuits de mariage,
« Craint par un Pet de brouiller son ménage.
« A l'importun il ferme le passage,
« Et se refuse à son bruit solennel
« Au beau milieu de la lune de miel.
« Ce préjugé contre un peu de musique
« Fait une veuve.... il meurt apoplectique !
« Tant, quelquefois, traitant en criminel
« Du Préjugé l'obstiné fanatique,
« Le Pet benin peut devenir cruel !

« S'il fut, un jour, terrible en ses vengeances,
« Un autre jour, large en ses récompenses
« Il se montra.—La belle d'Orival
« Devait (de Rome on avait les dispenses)

« Se marier, le lendemain d'un bal,
« A son cousin, gentilhomme de race.
« Dans un moment où la vierge, avec grâ
« Seule s'avance et passe un entre-chat,
« Un Pet sournois s'élance avec éclat. 49
« En plein public une bonne fessée
« Eût fait rougir la jeune fiancée
« Moins que ne fit le Pet inattendu.
« Confus, les yeux baissés, le prétendu
« De sa future a ressenti la honte.
« Il rompt l'hymen... qu'achève un vieux
« Fort enchanté qu'un semblable mécomp
« Et des écus..... Dieu seul en sait le com
« Fassent passer sur tous ses cheveux gris
« Le vieux mourut, et la belle Péteuse,
« Aimable, et douce, et tendre, et vertueu
« Riche toujours, toujours un peu venteu
« Eut en convol Monsieur de l'Hôpital,
« De France enfin devenu Maréchal.
« Le Maréchal mourut. La d'Orival,

« Sensible encor, malgré la quarantaine,
« En mariage eut un duc de Lorraine,
« Fort satisfait, du reste : un préjugé
« Ne vint jamais, d'une crainte importune
« Inquiétant son bonheur prolongé,
« Mal à propos allumer sa rancune.
« Foulant aux pieds l'opinion commune,
« Sa femme avait pété, non dérogé :
« D'un premier Pet admirez la fortune ! 50

« L'homme sans vents pas plus que l'univers
« Ne se conçoit ; sans leurs mâles concerts,
« Dans ses canaux la sève est arrêtée,
« Dans la torpeur la nature attristée
« Languit et meurt ! Nos maîtres éternels
« Les anciens leur dressaient des autels. 51
« Prenez, lisez la divine Écriture,
« Où l'Esprit-Saint n'a dit que vérité :
« Là, dès que Dieu parcourt l'immensité,

« D'un vent sublime on entend le murm
« Et sur ce vent Jéhovah est porté. [52]

« L'antique Egypte eut des Dieux ridicu
« Elle voyait un Dieu dans chaque objet
« Culte insensé de citoyens crédules;
« Mais sa sagesse adora le dieu Pet,
« Et l'amateur, de ces idoles rares
« Avec orgueil pare son cabinet. [53]
« Donc anathême, anathême aux barbar
« Qui des amis du Pet, des Francs-Péteu
« Honteusement se font persécuteurs!
« Dût contre nous une secte profane
« (Qu'un jour prochain la France chasse
« Faire tonner la foudre vaticane,
« On a pété, l'on pète, on pètera. »

Ces arguments n'étaient pas sans répliqu
Mais on en rit, et l'on fut désarmé.

Le sexe, aimant autant qu'il est aimé,
Sur leurs projets cessant d'être alarmé,
Des Francs-Péteurs approuva la musique
Et fit chorus en mainte occasion. 54
Alors fleurit leur douce République
Jusqu'à ces jours de révolution
Où, suscité par la rébellion,
Fils d'autres vents, un effroyable orage
Les engloutit dans le commun naufrage.

De ces martyrs pas un historien !
Ils ont passé, philosophes sans gloire,
A la Cité faisant un peu de bien,
Prêchant d'exemple.... et déjà leur mémoire.
Comme un vaisseau dans l'onde enseveli
Par la tempête, a sombré dans l'oubli.

Et puis allez, dans votre erreur profonde,
Réformateurs, corrigez donc le monde !

Le monde, hélas! retombe dans son pli.
Vos vastes plans font peur, rien ne se fon
Sous le vieux Roi, frondant quelques trav
Un Chansonnier, [55] du fond de sa poitrin
Avec menace, exhalait ces deux vers:
« A petit bruit chacun lime ses fers,
« La presse éclaire et le gaz illumine. »
En vérité, c'était crier famine
Dans l'abondance: [56] assez de libertés
Versaient leurs dons sur ma riche patrie;
La confiance activait l'industrie,
Et le travail montait aux dignités.
Quel fut le fruit de nos prospérités?
L'esprit frondeur, la publique incurie,
Un changement dans l'État, où, sans droit
Onze endettés se donnèrent leurs voix [57]
Pour s'élever sur un frêle pavois
Qui recouvrait un vaste précipice;
Un changement dans l'État, où, sans lois,
Un polisson fut préfet de police; [58]

Où Sobrier eut ses gardes à lui ; [59]
Où… Mais tirons sur nos malheurs un voile.
Dans notre ciel un jour plus doux a lui,
Et l'horizon laisse poindre une étoile…. [60]

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . encore Loyola !
Ma plume fuit ma main…. j'en reste là.



LES

FRANCS-PÉTEURS.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Préambule.—Apologie du Juste-Milieu.— Justification des Émigrés. — Revendication d'une de nos libertés. — Indépendance des Francs-Péteurs; leur vengeance toute prête, si l'on y attentait. — L'Empire favorable à la restauration de Zéphyr-Artillerie. — Hommages de Napoléon Ier à l'Angleterre, renouvelés par les Français sous Napoléon III. — Armements de l'autre côté de la Manche. — Future revanche de Waterloo. — Bases nouvelles de la Société des Francs-Péteurs. — Durée future de cette Compagnie. — Bouquet. —Épilogue.

CHANT IV.

—

La plume fuit!.... Ces mots de l'autre page
Ont à bon droit étonné mes amis.
Vous rougissez, lecteur, et je rougis:
Il est trop vrai, j'ai manqué de courage.
C'est une chute au milieu du voyage,
Comme en ont fait nos modernes héros. 61
Qui, de nos jours, n'alla par soubresauts?

Qui fut sans peur dans les sentiers du doute
Qui n'accusa les cailloux de la route?
Honneur à qui se relève à propos,
Et de l'erreur brave les satellites!
Si devant nous des ennemis puissants
Dressent encor leurs têtes hypocrites,
Si le retour des scandales récents
A sans pudeur restauré les Jésuites,
Il faut aussi restaurer le bon sens.

Or, je ne sais par quel travers bizarre
Ce droit bon sens, l'attribut de chacun,
Grands ou petits, cet humble sens commun
En notre siècle est devenu si rare!
De là ces plans de têtes à l'envers, [62]
Qui, prétendant réformer l'univers,
L'ont effrayé de sanglants préambules; [63]
Hommes pareils à ces filles crédules, [64]
Qui bravement donnèrent le trépas
A leur vieux père, à ce cher Pélias,

Pour rajeunir sa face décrépite.
Le difficile assurément n'est pas
Qu'il soit occis, mais qu'on le ressuscite :
Pélias est encor dans la marmite.

Et nous aussi, pour n'en jamais sortir,
Nous y serions, Français, si Dieu lui-même
N'eût fait soudain et tomber et saisir
Dans leurs filets ces faiseurs de système.
Délivrés d'eux, tâchons de nous tenir
Dans le milieu : le mal est dans l'extrême.

C'en était un que la destruction
Des Francs-Péteurs, au temps que Louis seize
De son sang pur marquait Quatre-vingt-treize ;
Il fallait être en révolution
Pour condamner, pour exiler le rire.
Lugubres jours ! ah ! quand on voit proscrire
Les Francs-Péteurs, à l'Émigration

(Trop accusée) il faut que l'on pardonne!
Elle n'a pas déserté la Couronne
Légèrement; en levant l'étendard,
En canonnant aux portes de la France,
Elle prenait hautement la défense
Des pays-bas; la place et le rempart 66
Se dérobaient à toute violence
Des Jacobins, et ce justement; car,
Malgré les cris, malgré l'intolérance,
Force est toujours de péter quelque part.

Et c'est du Pet la liberté publique
Que hardiment ma muse revendique.
Béni soit Dieu! toutes nos libertés
N'ont pas péri; j'en sauve les épaves.
Les Francs-Péteurs ne sont pas des esclaves,
Aux vieux pouvoirs, aux neuves majestés
Abandonnant toutes les vérités;
Leurs vents loyaux ignorent les entraves
Et nul décret, nul ordre impérieux,

Des gouvernants nulle ardente menace
A leur essor, à leur bruyante audace
N'imposerait un silence honteux.

Que si pourtant un jour la tyrannie,
Dans un caprice (elle en a quelquefois !)
Soudain s'armant de draconiennes lois,
De nos concerts étouffait l'harmonie,
Nos vents fougueux, déguisés en zéphyrs,
Aux oppresseurs seraient sans indulgence,
Et, sans pitié fardant notre vengeance,
Aux odorats monteraient nos soupirs ;
Puis, dans nos clubs, sociétés secrètes,
Se confondraient nos haleines discrètes,
Et là, bravant et police et mouchards,
Éclateraient bombardes et pétards.

Mais loin de nous la crainte chimérique
D'un attentat à notre République !

Des Francs-Péteurs relevons le drapeau.
Aux vieilles mœurs le Régime nouveau
Est favorable; il se dit pacifique;
Nous lui devons un grand calme, et les Pets,
En imposant silence à la colique,
Ne sont-ils pas le canon de la paix?
Donc aujourd'hui que ma fière patrie
A restauré l'Aigle dominateur,
A rétabli l'Empire et l'Empereur,
Rétablissons Zéphyr-Artillerie.

On m'a conté qu'en ces jours de douleur,
Où des Anglais il expiait la haine,
Napoléon, dans l'île Sainte-Hélène,
De mâles Pets aimait le son nerveux,
Et chaque fois disait: « Voilà pour eux! »
Voilà pour eux! c'est le cri des entrailles
De tout Français, ami de son pays
S'il faut encore affronter les batailles,
De Pets ardents nos feux seront nourris:

Voilà pour eux ! oui, pour eux ce tonnerre
Retentira : « Paladins d'Angleterre,
« Que dites-vous de l'air qu'on hume ici ?
« Est-ce pour vous le fumet de la gloire? »
Et leurs soldats se rendant à merci,
A nos guerriers céderont la victoire.

A dire vrai, je remarque la peur [67]
D'autres canons, chez ces fiers insulaires.
Quels mouvements ! Partout avec ardeur
Des arsenaux ils font des inventaires ;
Peu rassurés par les molles barrières
De l'Océan (aujourd'hui la vapeur
Peut nous livrer sans peine leurs frontières),
Leurs généraux ont visité leurs ports,
Fortifié les faciles abords
Qu'offre parfois l'anfractueuse plage,
Et, prévoyants, de châteaux et de forts
Sur tous les points hérissé le rivage.
—C'est qu'autrefois a paru sur leurs bords [68]

Ce Duc Normand, qui fondit sur leur tête,
Comme la foudre ou comme la tempête ;
Que ce héros planta son étendard
Dans Londres même, et qu'il parvint au faîte
De la puissance, et que ce fier Bâtard
Prit désormais son nom de sa Conquête.
C'est que d'Hastings ils craignent le retour, 69
Journée affreuse où périrent leurs braves,
Et qu'à la fois très-inquiets, très-graves,
D'un œil jaloux ils regardent Cherbourg.

De ces marchands j'aime l'inquiétude,
De gravité j'aime aussi leur manteau,
Et trancherais avec exactitude
Entre eux et nous ce globe en double lot :
Pour nous la terre, et pour eux toute l'eau.
Allez, Anglais, plongez dans vos domaines,
Et laissez-nous la part qui nous revient ;
De vos comtés abandonnez les plaines ;
Pour vous sauver si le ciel intervient,

Si dans nos cœurs il étouffe les haines,
Peut-être un jour on vous repêchera.
Mais qu'il en soit comme au ciel il plaira !

En attendant le jour où leur puissance
Sous nos efforts enfin s'affaissera,
Jour désiré, jour promis à la France,
Où Waterloo trouvera des vengeurs,
Repose-toi, belliqueuse espérance.
Il me suffit, aux temps réparateurs
Où Dieu nous voit avec quelque indulgence,
De restaurer l'Ordre des Francs-Péteurs.

O Francs-Péteurs, ô mes amis, mes frères,
Nous n'aurons plus de ces réunions
Où resplendit le talent de nos pères ;
Plus de concerts... non ! les opinions,
En divisant la France en factions,
Donnent encor plus d'impudence au vice.

Nous, Francs-Péteurs, calmes, sans passions,
Lorsque partout se dresse l'injustice,
Avec douceur pétons, soyons prudents;
Si nous sauvons la liberté des vents,
N'éveillons pas les yeux de la Police.[71]
Trop nous savons quel nez ont ses limiers,
Comment partout leur cohorte se glisse;
Gardons-nous bien d'accroître leurs lauriers!
Mais, quelque part, dès qu'un Pet solitaire
Retentira, reconnaissons un frère.
Ainsi toujours la saine Liberté,
La Liberté que proclama Porée,
Aura chez nous sa demeure sacrée;
Son droit sera des âges respecté;
Dût l'Étiquette, aux préjugés fidèle,
Rampante esclave, avec ma déité
Entretenir une lutte éternelle,
Et dût pour nous luire un siècle de fer,
Ma déité, ma Liberté, si belle,
Toujours en Pets éclate, se révèle:

Vive le Pet, bruyant fils de Gaster ! [72]
Non, contre lui jamais, jamais contre elle
Ne prévaudront les portes de l'Enfer ! [73]

O Francs-Péteurs de ma chère Neustrie,
Prêchons d'exemple, assez de théorie ;
Pétons souvent, librement : après tout
Les ouvriers se connaissent à l'œuvre,
Les matelots à l'habile manœuvre ;
Prêtez l'oreille, écoutez mon chef-d'œuvre :
Prout ! Prout ! Prout ! Prout ! Prout ! Prout ! Prout ! Prout ! Prout ! Prout !

ÉPILOGUE.

C'était ainsi que ma Muse badine,
Aux bords de l'Orne et près du Pont d'Ouilly,[74]
Loin des cités, au pied d'une colline,
Rimait ces chants destinés à l'oubli.
On ne parlait que des forces latentes
De ce fluide échappé de nos mains,
On ne parlait que de tables tournantes. [75]
Je vous connais, humains, pauvres humains!
L'esprit vous tourne, et voilà vos conquêtes!
Courez après vos chapeaux et vos têtes!

Il est en nous des fluides certains,
Rivaux d'ardeur à franchir un obstacle;
On en fait peu de cas : qu'est-ce qu'un Pet?
En l'entendant, nul ne crie : au miracle!
Les Francs-Péteurs seuls en prisent l'effet;
Ils savent seuls en comprendre l'oracle,
Et faire à point, en sonore débacle,
De l'instrument résonner les claviers.

Oh! si jamais je reviens aux sentiers
Où m'a guidé ma railleuse faconde,
D'un sel plus fin je piquerai le monde;
De ces chapeaux, de cette Table-Ronde
Je chanterai les nouveaux Chevaliers. 76

FIN DU CHANT QUATRIÈME ET DERNIER.

NOTES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.



Beaucoup des notes qui accompagnaient le poème des Francs-Péteurs, ont été abrégées, changées ou supprimées. L'auteur, habitué à penser haut dans sa campagne, se croit encore au temps où l'épigramme était permise contre les hommes et contre les choses. Il a fait des diatribes sanglantes dont nous avons refusé d'être complice. Nous lui avons laissé toute liberté d'écrire, pourvu

qu'il nous laissât toute liberté de suppression. APRÈS SIX MOIS DE NÉGOCIATIONS, il y a consenti, en nous faisant promettre de publier un *Supplément*, dès que l'on rendrait à la presse les franchises dont elle a tant abusé. A cette condition, il nous a été loisible de tailler dans les notes comme dans le poème. NOUS L'AVONS FAIT LARGEMENT, TROP LARGEMENT PEUT-ÊTRE; MAIS LA PRUDENCE, VERTU DE TOUS LES TEMPS, EST LA LOI DU NÔTRE; NOUS AVONS DU ÊTRE PRUDENT PAR PRÉVOYANCE : *Prudens est providens.*

Caen, le 30 *novembre* 1853.

NOTES DU CHANT I.

1 Caen, la cité des doctes Compagnies.

Caen est, après Paris, la ville de France qui a plus de Sociétés savantes. On y trouve une :adémie des sciences, arts et belles-lettres, fon- :e en 1652; une Société d'agriculture et de ›mmerce; une Société des antiquaires; une Soété linnéenne; une Société de médecine; une ›ciété de pharmaciens; une Société vétérinaire, .c. Caen est encore le siége de l'Institut des rovinces; de la Société française pour la con- :rvation des monuments, de l'Association nor- ıande, etc.

2 Où la Province enfante un Institut.

L'Institut des Provinces est une création de [. de Caumont, correspondant de l'Institut de rance, fondateur des Congrès scientifiques, etc.

3 Où par Caumont les bourses amaigries
A la science ont payé le tribut.

Nul homme n'a fait payer, plus que M. de Cau- ıont, des tributs aux gens de lettres. Ceux qu'il

a honorés du titre de membres des Sociétés savantes qu'ils a fondées, surtout ceux qui l'ont suivi dans ses Congrès, comptent par mille francs les sommes qu'il a fait sortir de leurs bourses. Ce sont, du reste, des impôts volontaires dont l'utilité est évidente. . . . .

. . . .

4 Ses Papegais, brillants jeux d'arbalètes.

Papegai, vieux mot qui signifiait autrefois perroquet. « Maintenant, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, il signifie un oiseau de carte ou de bois, qu'on met au bout d'une perche pour servir de but à ceux qui tirent de l'arc et de l'arquebuse, qui donnent un prix à celui de leur compagnie qui l'abat. » Voir sur le jeu du papegai ou papegay, but des arbalètes, des arcs et des arquebuses, les *Origines de Caen*, par Huet, p. 169, 171 de la 2e édition.

5 Ses Puys de Vierge et tournois de savants.

On sait que les Puys ou Palinods, étaient des concours poétiques. Celui de Caen était consacré à chanter la Sainte-Vierge; on le nommait Puy-de-la-Conception, et le jugement sur les pièces était prononcé solennellement par l'Université. On lit dans une œuvre posthume de l'abbé De La Rue (Mémoire historique sur le Palinod de Caen; Caen, Hardel, 1841, in-8°, tiré à 50 exemplaires): « Pendant le reste du siècle de Louis XIV, la gloire du Palinod de Caen fut maintenue par Halley, Pyron, Vengeons, Lair, Cally et beaucoup d'autres; les pères Larue, Sanadon, La Sante et d'autres jésuites distingués, concoururent avec les professeurs de l'Université pour en soutenir l'éclat, et l'on vit souvent Huet, Segrais,

Chamillard et Foucault, présider à ces concours; enfin telle fut la veine poétique de cet âge, que, sans parler des palinods imprimés, l'évêque d'Avranches avait recueilli une collection de poésies fugitives, grecques, latines et françaises, toutes composées et imprimées à Caen; elle est encore aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, et elle se compose de 6 volumes in-f°, 20 in-4°, et 25 in-8°. »

6 Fait vivre encor certain Mandarinat.

Porée, curé de Louvigny et chanoine de Saint-Patrice de Bayeux, a composé la *Mandarinade*, ou histoire comique du Mandarinat de M. l'abbé de Saint-Martin, marquis de Miskou, etc. La Haye, 1738, in-12. C'est le récit plaisant d'une des mystifications les plus extraordinaires qui aient eu lieu dans aucun pays du monde.

En 1687, l'abbé de Saint-Martin, dont la vanité passait toutes les bornes, fut pendant plusieurs jours, l'objet d'une mascarade habilement jouée par des écoliers de l'Université, et à laquelle se prêtèrent, avec une complaisance vraiment incroyable, les autorités de ce temps-là. Le héros de cette farce reçut gravement une ambassade du Roi de Siam et les insignes du Mandarinat, au grand plaisir de la ville de Caen. Jamais homme ne fut plus naïvement dupe de son excessif amour-propre. On tenta vainement de le détromper; il est mort bien convaincu qu'il était mandarin.

7 Donnent pompeusement de pompeuses aubades.

Ceci caractérise les séances publiques, représentations gratuites, mais stériles, où quelques

paons littéraires font vaniteusement la roue en présence de spectateurs judicieux, qui applaudiraient volontiers au plumage, si le ramage tenait moins à se faire entendre.

9 On pète avec transport, nul préjugé n'arrête....
Préjugé, préjugé, etc.

« Quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain. Quelle reconnaissance n'aurait-on pas due à celui qui aurait anéanti l'usage absurde des épreuves, le ridicule entêtement de l'astrologie, la manie des possessions? Que n'aurait-on pas dû à celui qui aurait éteint les bûchers où étaient consumés des malheureux. accusés d'être magiciens et qui croyaient l'être? Combien de préjugés moins barbares en apparence, non moins funestes en effet! » CHAMFORT. Cette dernière phrase fait sans doute allusion au préjugé contraire à Zéphyr-Artillerie. En est-il un plus *barbare*? Il a infligé à ses victimes les affreuses tortures de la colique.

10 On jure par.... non par la tête!

Les anciens juraient par ce qu'ils avaient de plus cher, ou par ce qu'ils vénéraient ou craignaient le plus : par les Dieux, par le ciel, par l'enfer, par la tête de leur père, par leur propre tête. Au XII[e] livre de l'Enéide, Latinus jure la paix en ces termes :

Hæc eadem, Ænea, terram, mare, sidera juro,
Latonæque genus duplex, Janumque bifrontem,
Vimque Deûm infernam, et duri sacraria Ditis, etc.

Par la mer, par la terre, et la voûte du ciel,

Par Janus aux deux fronts, par Diane et son frère,
Par le Dieu du Tartare et son noir sanctuaire, etc.

DELILLE.

Les musiciens juraient sans doute par leur instrument : ainsi faisaient les Francs-Péteurs.

11 Donner trois nuits à la veille des armes.

« Après un jeûne rigoureux et trois nuits passées en prières dans une chapelle isolée, le néophyte, au sortir du bain, était revêtu d'habits blancs, symbole de la pureté de la profession qu'il allait embrasser ; il se rendait ensuite avec beaucoup d'appareil à l'église, où le prêtre bénissait l'épée qu'il allait ceindre plus tard, etc. » ALLOU. La réception d'un chevalier était une sorte de consécration, parce que sa profession était une sorte de sacerdoce.

12 « Rodrigue, as-tu du cœur ? »

Hémistiche de Corneille dans LE CID.

13 Péter n'est rien ; les règles méthodiques
D'un son limpide accroissent la valeur.

L'art de péter (dans la brochure *Zéphyr-Artillerie*) établit l'importance des règles en général, et en particulier celle de ces deux principes : péter avec aisance, — péter à propos.



NOTES DU CHANT II.

19 Roi des Français par la grâce de Dieu,
Impudemment vieillit son diadème.

La formule *par la grâce de Dieu*, et le titre de Roi de France et de Navarre se trouvent dès le début de la *Déclaration de Saint-Ouen* (2 mai 1814); et le nouveau Roi ne fut pas plus tôt installé aux Tuileries, qu'il data ses ordonnances de la 19me année de son règne. C'était à la fois plaisant et hardi.

20. Dont il était lieutenant-général.

L'une des plus facétieuses impudences attribuées au jésuite Loriquet, auteur d'une Histoire de France, classique dans les colléges des Révérends Pères, est d'avoir considéré l'Empire comme une gérance au profit du Roi de droit divin, et Napoléon 1er comme le lieutenant-général des armées de S. M. Louis XVIII.

22 Puis à la Charte il fit un Préambule.

Ce Préambule de la Charte de 1814 défraya longtemps les journaux; car il renfermait des

phrases bien propres à inspirer des alarmes, d'autres à faire concevoir des espérances En voici une qui fut arrachée au monarque par la nécessité d'une transaction. « Nous avons dû, à l'exemple des Rois nos prédécesseurs, apprécier les effets des progrès toujours croissants des lumières, les rapports nouveaux que ces progrès ont introduits dans la société, la direction imprimée aux esprits depuis un demi-siècle, et les graves altérations qui en sont résultées: nous avons reconnu que le vœu de nos sujets pour une Charte constitutionnelle était l'expression d'un besoin réel. »

24. Virgile a peint en vers harmonieux.

La Renommée n'a jamais trouvé de plus grand peintre que Virgile; on ne peut trop admirer les vers qu'il lui a consacrés dans le quatrième livre de l'Énéide. On a blâmé l'abondance de sa description, qui n'était pas trop du goût de Macrobe et de quelques anciens. Elle n'a que quinze vers, et chaque mot est d'une vérité que relève singulièrement l'allégorie. Ovide, livre 12 de ses *Métamorphoses;* Lucain, livre 1er de la *Pharsale;* Valérius Flaccus, livre 2 de l'*Argonautique;* Boileau, chant 2 du *Lutrin;* J.-B. Rousseau, *Ode au prince Eugène;* Voltaire, chant 8 de la *Henriade,* chant 6 de la *Pucelle*, et chant 4 de la *Guerre civile de Genève*, ont plus ou moins imité Virgile; nul n'en approche, tous font éclater le mérite du modèle et l'impossibilité d'atteindre à sa perfection.

25 Du Parc-aux-Cerfs révélant les mystères

Le Parc-aux Cerfs était un enclos attenant à

l'Ermitage, dans le parc de Versailles C'est là que Louis XV faisait l'éducation de petites filles de neuf à douze ans, enlevées à leurs mères par l'argent et les artifices du marquis de Lugeac (neveu de la Pompadour), de Lebel (valet-de-chambre du Roi), secondés au besoin par l'intendant de police. Lisez Sismondi, tome 29 de son *Histoire des Français :* » Le nombre des malheureuses, dit-il, qui passèrent successivement au Parc-aux-Cerfs, est immense. A leur sortie, elles étaient mariées à des hommes vils et crédules, à qui elles apportaient une bonne dot. Quelques-unes conservaient un traitement fort considérable. Les dépenses du Parc-aux-Cerfs, dit Lacretelle, se payaient au comptant. Il est difficile de les évaluer; mais il ne peut y avoir aucune exagération à affirmer qu'elles coûtèrent plus de cent millions à l'Etat; dans quelques libelles on les porte jusqu'à un milliard. »

26 On donnera pour pendant *les trois Grâces.*

Le groupe des trois Grâces ne paraît pas à tous une décoration convenable pour la place Saint-Pierre. Aucuns sont choqués du contraste de ces divinités païennes près d'une église; mais le conseil municipal n'est-il pas le suprême arbitre du goût...... à l'hôtel-de-ville?

27 Vieilli dans les emplois
Des chiens de cour que la jeunesse abhorre,
Depuis trois ans, au collége du Bois, etc.

L'expression de *chiens de cour* est l'un des sobriquets par lesquels les écoliers désignaient et désignent encore les maîtres d'étude.—Le collége

du Bois est un des colléges que possédait la ville de Caen avant la révolution.

23 De Saint-Ouen à Saint-Gille, à Vaucelle.

Ce sont des quartiers de la ville : le premier à l'ouest, le second au nord-est, le troisième au midi.

29 Et que Michel, un de nos chroniqueurs,
Doit ajouter à ses *Races maudites*.

Nous avons vu annoncer dans les journaux une histoire des *Races Maudites*, par M. Francisque Michel. Elle n'est point parvenue dans notre solitude ; mais, sans la connaître, nous affirmons que la lacune signalée est à combler.

30 *Polydore*.... ah bien oui ! tres-fécond en présents !

Polydore vient du grec, m'a-t-on dit : ses deux mots racines signifient *nombreux présents*.

32. Comme aujourd'hui, les bons pères Jésuites
Faisaient la guerre à l'Université.

La prospérité de l'Université de Caen donna de bonne heure l'év. il aux Jésuites. Ils n'eurent pas de repos qu'ils ne se fussent emparés du collége du Mont, et ces rivaux usèrent des armes les plus déloyales pour perdre ceux qu'ils ne pouvaient éclipser. L'abbé De La Rue, le plus grave et le plus savant historien de la ville de Caen, fait le récit des perfidies au moyen desquelles ils s'y établirent p. 239 et suiv. de son 1er vol. . Voici ce qu'il ajoute dans son second volume, p. 162 :

« Un autre collége beaucoup plus fameux fut celui des Jésuites. Nous avons précédemment

expliqué comment, à force d'intrigues, ces Pères étaient parvenus à s'établir dans notre ville, malgré l'opposition de ses habitants. Ils surprirent même l'Université, qui les incorpora, ainsi que leur collége, le 25 octobre 1608, époque où ils n'avaient pas encore de collége, ni même d'habitation dans la ville. Le concordat qu'elle fit avec eux renferma toutes les clauses et les réserves qui devaient les contenir dans la stricte observance des lois académiques, et cependant elle eut encore de fréquentes et pénibles contestations avec ces Pères. Longtemps avant que Pascal eût écrit sa 12e *Lettre provinciale* contre le jésuite Erad Bille, professeur de théologie morale à Caen, les principes schismatiques et la morale antichrétienne de ce Père avaient été combattus et proscrits dans notre Université. Mais il serait trop long d'énumérer les diverses censures qu'elle prononça pendant près de deux siècles contre les thèses impies, immorales et antisociales des Jésuites de Caen. »

NOTES DU CHANT III.

33 Car de Paris, cuve de la licence,
Sur l'univers débordent les fléaux.

Cette image de *cuve* aurait fait bondir le cœur du P. Bouhours, au XVII[e] siècle. Notre goût s'est familiarisé depuis avec des mots plus bas. La délicatesse du bon temps est impossible après le cynisme de nos époques révolutionnaires. Aussi admettons-nous l'énergique laisser-aller d'Auguste Barbier, dans ses *Iambes*. Voici le début de *La Cuve :*

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre, aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux, et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine;
Un précipice, ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui, de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

36 Qu'un Pet pour eux termine ce prélude.

De semblables offrandes ont été faites avant nous. *Bombus* signifie un *Pet* dans la basse lati-

nité; c'est dans ce sens qu'il est pris dans le vers connu :

Mingere cum bombis res est sanissima lumbis.

Or, on lit dans le tome 1er du *Menagiana*: « Bèze finit son Passavant par ces mots : *Et ecce unum bombum pro istis hæreticis*. Plus haut il avait dit : *Unde ego surrexi mane totus lætus, et feci duos bombos in jure canonico et in civili,*— équivoque sur *canonico* par allusion à canonnade, et sur *in civili* en deux mots à *incivili* en un seul. Mais rien n'approche de la plaisante description qu'il fait dix ou douze lignes auparavant de la pétarade échappée au président Lizet, alors abbé de St-Victor. C'est dans l'endroit qui commence par : *Nam ego putabam videre quod vestra nunc abbatia canebat*, etc. »

37 De Mons qui fut et maire et colonel.

Le Sens de Mons, lieutenant des Maréchaux de France, colonel du régiment de Caen, fut aussi maire de cette ville. Galant homme et homme galant, il tournait facilement les vers de société.

38. La Ducquerie, aux habiles cadences,
Qu'il eût en main la lyre ou le scalpel.

Callart de la Ducquerie, docteur et professeur royal en médecine, doyen de cette Faculté, secrétaire de l'Académie de Caen, cultivait la poésie aussi bien que la science.

39 Et Malouïn, génie universel,
Fort sur l'hébreu, le grec et les bombances.

Malouïn, docteur en théologie, chanoine du Sépulcre, professeur de grec, homme très-savant

dans les langues anciennes, quoique l'un des ecclésiastiques les plus amis de la bonne chère à son époque.

40. Et ce De Than, qui glissa tout honteux
Du rectorat à la cure de Cheux.

De Than professa la philosophie, devint recteur de l'Université de Caen, et finit par être curé de Cheux. On a de lui une Grammaire, en 3 parties ; la 2e était en 1775 à sa 9e édition.

41 Et Du Moutier, et l'éloquent Cloville.

Du Moutier de Canchy, chanoine, archidiacre de la cathédrale de Bayeux, fut conseiller au parlement de Rouen.—*De Cloville*, membre de l'Académie, était premier avocat du Roi au bailliage et siége présidial de Caen.

42. Et De la Londe, et Lecoq de Biéville.

De la Londe, un des meilleurs patriotes, dans la bonne acception de ce mot, qu'ait vus naître la ville de Caen. Une Notice biographique lui a été consacrée, par M. Latrouette, dans le volume qu'a publié en 1851 l'Académie des sciences, arts et belles-lettres. — *Lecoq de Biéville*, l'un des membres les plus actifs qu'ait eus l'ancienne Académie, dont il fut le directeur en 1741 (Voir les *Nouvelles littéraires* ; Caen, ve Godes Rudeval 1741, in-8o).

43 Et Saladin, et le vieux Jolivet.

Saladin, chanoine ; *Jolivet*, professeur en droit.

44 Et le galant et caustique Verrière.

« *Verrières de Cahaignes* (Henri), poète, né à

Caen, mort en 1755. On a imprimé ses poésies à La Haye, en 1753, à la suite de celles de Lainez, son ami. La plupart roulent sur des sujets grotesques. Il faut en excepter son *Epître chagrine sur les débordements de l'Orne*, et *Le Berger de la Mue*. On a quelquefois cité les vers suivants, qui sont dans le goût de Gentil Bernard :

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire sa cour,
Tendres écrits, serments d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec amour extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur. »

(Extrait des *Notices de Boisard*).

45 Et son rival en vers, le seigneur d'Ifs.

Costard, seigneur *d'Ifs*, l'un des beaux esprits du temps, auteur d'un grand nombre de poésies et de dissertations, la plupart restées manuscrites.

46 Et d'Entremont, et Philippe Vicaire.

D'Entremont était de l'Académie en 1731.— Voici l'article de *Vicaire*, dans Boisard : « Vicaire (Philippe), né à Caen, le 24 décembre 1689 ; docteur et doyen de théologie à l'Université de cette ville, curé de St-Pierre, prieur de Sept-Vents, et vicaire général du cardinal de Fleury dont il a fait l'oraison funèbre. On a encore de lui un ouvrage en 4 vol. in-12, intitulé ; *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique*, adressées aux protestants. Il était grand partisan de la bulle Unigenitus. Mort à Caen, le 7 avril 1775. »

47 Contre eux bientôt déchaînèrent les dames. . .
. . . .
. . . . en secret Francs-Maçons.

L'*Avertissement* de ZÉPHYR-ARTILLERIE laisse voir qu'on a excité la haine du beau sexe contre les Francs-Péteurs, qu'on les a fait passer pour des singes des Francs-Maçons, etc.

48 Combien de fois une jeune beauté, etc.

L'auteur de la brochure publiée par les Francs-Péteurs établit l'utilité du Pet pour les particuliers, « et par les maux que leur cause sa privation, et par les biens que sa présence leur procure. Une femme au milieu d'une assemblée nombreuse, est tout-à-coup attaquée d'un grand mal de côté. Alarmée d'un accident si imprévu, elle quitte une fête qui semblait n'être que pour elle, et dont elle était l'ornement. Tout le monde y prend part : on s'agite, on s'inquiète; nombre de cavaliers polis volent au secours et à la médecine. Les disciples d'Hippocrate, requis précipitamment, s'assemblent, consultent entre eux, recherchent la cause du mal, et s'informent de ce qui peut y avoir donné occasion. La malade s'examine, et se rappelle enfin qu'imprudemment elle a retenu un gros Pet qui lui demandait son congé. »

49 Un Pet sournois s'élance avec éclat.

Le Pet est franc de sa nature; le préjugé seul l'a rendu sournois. On veut l'arrêter, il faut qu'il marche : aussi, pour obéir à sa loi, se joue-t-il parfois des obstacles, et frappe-t-il d'étonnement par un son inattendu, comme un éclat de la foudre au milieu d'un ciel serein. On raconte, à

ce sujet, une foule d'anecdotes. En voici deux que nous offre le 3e volume du *Menagiana :*

« Buchanan avait été précepteur des enfants de M. de Brissac. Comme il était un jour à sa table, il lui arriva, dans le temps qu'il mangeait du potage bien chaud, de laisser aller un vent qui fit du bruit. Lui, sans s'étonner, parlant à ce vent : « Tu as bien fait, dit-il, de sortir, car j'allais te brûler tout vif. » Puisque la conversation est sur ce sujet, je dirai encore ce que j'ai su de M. de Racan. Le cardinal du Perron jouant aux échecs avec Henri IV, dans le temps qu'il plaçait un cavalier, la même chose lui arriva qu'à Buchanan en mangeant sa soupe. Le cardinal, pour s'en tirer en homme d'esprit : « Au moins, dit-il, sire, il n'est pas parti sans trompette. » Ces sortes d'inconvénients peuvent arriver à tout le monde dans les meilleures compagnies, et l'on ne devrait pas s'en offenser. »

50 D'un premier Pet admirez la fortune.

Voici comment la brochure des Francs-Péteurs raconte l'élévation de cette duchesse de Lorraine : « Cette dame n'étant encore que simple particulière et fort peu connue, fut recherchée en mariage par un jeune homme d'une condition un peu plus relevée que la sienne ; elle consentit au mariage, et déjà tout se préparait pour les noces. La veille, le futur époux donna un bal où se trouvèrent, entre autres personnes distinguées, un conseiller veuf et sur l'âge. Au milieu d'une danse qui ouvrit le bal, la future épouse lâcha un Pet des plus dodus et des plus clairs. Le danseur, frappé comme d'un coup de foudre, et rougissant pour toute l'assemblée qu'il croyait déshonorée

par cet impromptu, perdit la tête, quitta la danse, dit adieu à tout le monde, retira sa parole et renonça à son hymen. La belle Péteuse, à son tour, couverte de confusion, ne savait quelle contenance tenir quand le vieux conseiller s'offrit pour finir la danse et remplacer l'époux. La belle y consentit, et, malgré les rides du magistrat, le mariage eut lieu. Peu de temps après, le vieux conseiller mourut. Sa veuve, maîtresse d'une ample succession, entra dans le grand monde, s'y fit connaître, et épousa le Maréchal de l'Hôpital. Après la mort de ce second mari, notre Péteuse plut au duc de Lorraine, qui l'épousa secrètement. Voilà une brillante fortune occasionnée par un Pet. »

51. **Les anciens leur dressaient des autels.**

Voir à ce sujet *Scaligerana*, au mot *Beelzebut*, et surtout la *Dissertation sur le Dieu Pet, divinisé par les Egyptiens*. Cette dissertation, de Claude Terrin, conseiller au siége d'Arles, est insérée dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets, de l'Oratoire, tome 1er, 1re partie, 1730. Voici un passage de l'opuscule de Claude Terrin :

« Si vous me demandez des autorités pour justifier le culte de cette Divinité ridicule, en voici quatre incontestables, qui nous assurent la vérité de ce fait. Clément, appelé le Romain, parlant des Dieux des Egyptiens : *Crepitus ventris*, dit-il, *pro numinibus habendos esse docuere*. Minutius Felix dit aussi : *Iidem Ægyptii non Serapidem magis quam Crepitus, per pudenda corporis emissos, extremiscunt*. Saint Jérôme (In Isaiam, l. 13, c. 46) : *Taceam de Crepitu ventris*

inflati, quæ Pelusiaca religio est. Et Saint Césaire, dans le premier de ses Dialogues : *Nisi forte de Ethnicis Ægyptiis loquamur, qui flatus ventris, non sine furore quodam, inter Deos retulerunt.* »

52. Et sur ce vent Jehovah est porté.

L'image de Dieu, porté sur les ailes du vent, est fréquente dans la Bible : *Et volavit, et lapsus est super pennas venti.* REG. II, 22, 11. *Et volavit, volavit super pennas ventorum.* PSALM. 17, 11. *Qui ambulas super pennas ventorum.* PSALM. 103, 3.

53. Mais sa sagesse adora le dieu Pet,
Et l'amateur, de ces idoles rares
Avec orgueil pare son cabinet.

Les figurines qui représentent le dieu Pet, adoré par les Egyptiens, font d'autant plus d'honneur aux curieux qui les possèdent, qu'elles sont d'une excessive rareté. Dans la dissertation de Claude Terrin, à laquelle est jointe une planche, représentant deux de ces idoles, on lit cet alinéa :

« Mais sous quelle figure représentait-on cette Divinité? Celle que vous avez fait graver, qui est celle de votre original, et qui est à la tête de cette dissertation en donne une idée. C'est un petit enfant accroupi, qui semble se presser pour donner la liberté au vent qui l'incommode. La hauteur de l'idole est égale à la hauteur de la ligne qui est la plus basse; mais on l'a dessinée plus grande pour la mieux distinguer. Elle est d'une cornaline de trois couleurs; le bas du corps jusqu'à l'estomac est rougeâtre, le haut jusqu'à la tête est blanc, et l'escarbot qui est sur la tête est noir. Cet insecte est ici fort à propos, puisqu'il vit dans l'ordure, et on l'a dessiné à part et

de front pour le mieux démêler. J'en ai vu une autre figure dans la Description du cabinet du marquis de Cospi, qu'on a donnée au public, sous le nom de ***Musæum Cospianum***. La figure est debout, de terre cuite, de trois doigts de hauteur, vernissée de bleu. Elle a le ventre plus enflé, et elle se presse les côtés avec les bras pour se délivrer du vent qui l'afflige. »

54 Et fit chorus en mainte occasion.

Dans *le Pet vengé*, l'une des pièces de Zéphyr-Artillerie, on lit. « En vérité, Mesdames, dit une femme qui s'était tue jusque-là, Monsieur a bien raison. Y a-t-il donc un si grand crime à faire un Pet? *Item*, ce n'est qu'un vent. S'il n'est point malfaisant, pourquoi lui chercher chicane? S'il se trouve des femmes dont la tête solide n'admette aucun vent, eh bien! passe! qu'on ne pète point devant elles! Mais, au moins, devant les personnes qui ne s'en formaliseront point, que le Pet se montre avec ses grâces, pour réjouir ceux qui l'entendent et soulager ceux qui le font. Pour moi je me sens assez de complaisance pour le souffrir de temps en temps, et peut-être y *répondre sur le même ton*. »

55. Un Chansonnier, du fond de sa poitrine, etc.

Béranger.—Il est vrai que le poète met ces vers dans la bouche des jeunes gens; mais quoiqu'il se dise découragé, l'espérance des changements prochains est dans ses chansons; il aspire à des libertés nouvelles, il ne se contente point de chartes royales, il veut la République! Rendons justice au bon sens du Chansonnier: la

République est venue, elle lui a fait des avances . . . . il lui a tourné le dos.

58. Un polisson fut préfet de police.

On connaît les orgies de Caussidière à la préfecture de police, révélées dans une brochure d'A. Chenu, ex-capitaine de ses gardes.



NOTES DU CHANT IV.

62. De là ces plans de têtes à l'envers.

Il s'agit de ces plans de bouleversement social, enfantés par les cerveaux fiévreux des communistes.

63 L'ont effrayé de sanglants préambules.

Les journées de juin 1848, et tant d'autres journées sanglantes de la même année, dans diverses contrées de l'Europe.

64 Hommes pareils à ces filles crédules, etc.

D'après le conseil de Médée, les filles de Pélias. si l'on en croit Ovide, égorgèrent leur père par piété filiale et dans l'intention de le rajeunir. Quand elles l'eurent mis en pièces, la magicienne prit les morceaux et les jeta dans la marmite :

Colchis
Abstulit, et calidis laniatum mersit ahenis.

Ils y sont encore.

66. La place et le rempart
Se dérobaient à toute violence
Des Jacobins.

On a blâmé la première Émigration, qui fut au moins imprudente : mais on n'a pas assez justifié cette multitude d'Émigrés qui durent se soustraire aux échafauds de la Terreur. N'est-il pas regrettable qu'une foule d'excellents hommes aient refusé de quitter la France, où ils ont péri victimes du régime le plus odieux et le plus tyrannique? Ceux qui ont fui devant les bourreaux ont donc eu raison d'abandonner une terre ennemie, et de chercher un asile à l'étranger. Que de bons citoyens en sont revenus, et ont rendu d'éminents services à leur patrie !

67 A dire vrai, je remarque la peur
D'autres canons chez ces fiers insulaires.

Les armements qui se font, les fortifications qui s'élèvent sur les côtes de l'Angleterre, à Jersey et dans d'autres îles, prouvent à quel point l'Angleterre craint la France depuis la proclamation de l'Empire.

68 C'est qu'autrefois a paru sur leurs bords
Ce Duc Normand, etc.

Guillaume-le-Bâtard ou le Conquérant, né dans la ville de Falaise, qui lui a élevé, en 1851, une statue équestre, œuvre de Louis Rochet.

69 C'est que d'Hastings ils craignent le retour,
Journée affreuse où périrent leurs braves.

La bataille d'Hastings, qui fut décisive et donna l'Angleterre à Guillaume, fut livrée le 14 octobre 1066.

72. Vive le Pet, bruyant fils de Gaster!

Gaster, mot grec passé dans la langue latine, signifie le ventre, l'estomac; il a été personnifié par La Fontaine:

Messer Gaster en est l'image.

Notre fabuliste avait fait cet emprunt à Rabelais, dont le chapitre 57 du livre IV de *Pantagruel* est intitulé: « Comment Pantagruel descendit on manoir de Messer Guaster, premier maistre es arts du monde. »

73. Jamais contre elle
Ne prévaudront les portes de l'Enfer!

Portæ Inferi non prævalebunt adversus eam. SAINT-MATTHIEU, XVI, 18.

74 Aux bords de l'Orne et près du Pont-d'Ouilly.

Le Pont-d'Ouilly, tire son nom du pont sur l'Orne dans la commune d'Ouilly-le-Basset, arrondissement de Falaise.

75 On ne parlait que de tables tournantes.

On en disait tant de merveilles, et tant de gens y croyaient si naïvement, que cette foi robuste, sans épreuve suffisante, sans examen sérieux, nous a paru l'une des folies de l'époque. Ne nions pas les faits, si faits il y a; mais prenons toutes les précautions de la prudence la plus scrupuleuse pour nous assurer de la parfaite exactitude des expériences; répétons-les avec tout le soin possible, et soyons en garde non-seulement contre les autres, mais encore contre nous-mêmes. Ce qui nous a frappé dans ce que nous avons vu au sujet des tables, des chapeaux, des assiettes, etc.,

c'est que, contre l'usage, il n'y a que des dupes et pas de fripons.

76 De cette Table-Ronde
Je chanterai les nouveaux Chevaliers.

La Table-Ronde est une institution de chevalerie, due, selon beaucoup d'antiquaires, à un roi des Bretons du pays de Galles, roi fort apocryphe, nommé Arthus ou Arthur, qui aurait occupé le trône de 517 à 542. Voici comment l'enchanteur Merlin fait l'histoire de la Table-Ronde au roi Arthus qu'il a choisi pour la rétablir (chant 1er de *La Table-Ronde*, poème en vingt chants, par Creuzé de Lesser) :

« Vous savez bien, dit cet ami loyal (Merlin),
Que par Joseph, maître du Saint Gréal,
Vers le Jourdain cette table ancienne
Fut établie en l'honneur de la cène
Qu'avec ceux-là qui savaient l'adorer
Le Seigneur Dieu jadis vint célébrer.
Là les Chrétiens, pour marcher sur ses traces,
Se rassemblaient, et, dans cinquante places,
Gardaient toujours la sienne avec respect.
Le vieux Joseph, ou quelqu'un de sa race,
Du Saint Gréal offrant l'auguste aspect,
Les enflammait et de zèle et d'audace.
De là sont nés les miracles divers
Qui pour leur culte ont conquis l'univers.
La décadence enfin est arrivée:
La Table-Ronde a cessé de servir;
On l'oubliait: moi je l'ai retrouvée,
Et je prétends par vous la rétablir.
Connaissant bien des jours tels que les nôtres,
Nous ne pouvons nous flatter désormais
De rencontrer des Chrétiens très-parfaits;
Mais des héros valent bien des apôtres;
Ceux-là feront des miracles aussi.
Choisissez-les, ô vous que j'ai choisi!
A Cramalot, mon art, qui vous seconde,
A fait déjà porter la Table-Ronde.
Réunissant les héros dispersés,
De son renom sachez remplir le monde:

Que la première, honneur des temps passés,
Soit oubliée au bruit de la seconde. »

Nous renvoyons aux savants, surtout aux érudits, ceux qui voudront embrouiller les questions relatives au fabuleux Arthus. A ceux qui désirent connaître l'esprit de la chevalerie et l'imagination puissante de nos aïeux, nous recommandons les romans de *Tristan*, d'*Amadis de Gaule*, de *Lancelot du Lac*, etc. Ce qui nous empêchera peut-être de chanter les modernes chevaliers des Tables-Rondes, c'est que de tels héros, des héros si vides de sens, si pleins de ridicule, appellent non les éclats de la trompette, mais les sons aigus du sifflet.—Toutefois, nous ne renonçons pas à nous servir de cet instrument : il est si bien approprié aux grands hommes de notre époque !

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Les journaux de Caen viennent de parler d'une séance publique, tenue le 24 novembre, par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres. Il paraît que dans cette séance, on a fait un rapport sur un concours précédemment ouvert pour une *Notice biographique et littéraire sur les deux Porée*. La vie des deux frères a été racontée avec talent ; mais l'historien n'a point parlé de Charles-Gabriel Porée, comme président de la Société des Francs-Péteurs. Le grand titre de l'ancien curé

de Louvigny à la mémoire des hommes, a été omis par une pudeur déplacée ou par une grossière ignorance : si par pudeur, fi des convenances académiques ! si par ignorance, fi de l'académicien !

6 décembre 1853.

Caen Imp. E Poisson.





